

Préface

J'ai eu en mains pour la première fois le *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein en 1965, mais son apparente obscurité m'a tout d'abord découragée. C'est seulement vingt ans plus tard, ayant suivi entre temps les enseignements de Jacques Bouveresse et lu ses livres, que j'ai commencé à comprendre Wittgenstein, surtout à partir de sa seconde philosophie, notamment des *Recherches philosophiques*, formellement différente du *Tractatus* et plus immédiatement accessible. Commençant à écrire pour le Seuil un ouvrage de la collection « Les Contemporains » dirigée par Denis Roche, et feuilletant des albums de photos, j'ai été fascinée par la famille Wittgenstein, le charme des personnages, leur mode de vie, et tous les privilèges que leur octroyaient la grande fortune du père de Ludwig, Karl Wittgenstein, et son activité de mécène. Je croyais assister à un film de Visconti. J'ai réalisé aussi, surtout à la lecture des *Remarques mêlées*, qu'il ne fallait pas dissocier l'œuvre de l'homme, et j'ai écrit mon livre en associant étroitement les deux. La vie ascétique de Wittgenstein, son farouche intérêt pour la logique et l'éthique, et son exigeante écriture allaient de pair. Mais j'étais encore bien plus passionnée par la philosophie de Wittgenstein : je me devais de montrer la singularité d'une œuvre qui semblait intemporelle et hors normes. Longtemps méconnue du public français, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, elle était longtemps passée pour une œuvre

inclassable et sans ancêtres, alors qu'on voit bien aujourd'hui qu'elle n'est pas sans racines, notamment dans la philosophie autrichienne qu'on commençait à redécouvrir en 1989, l'année où est paru mon livre. Il fallait aussi pour comprendre le *Tractatus* reconstituer tout l'arrière-plan de la philosophie qui a suscité la vocation de Wittgenstein, à savoir les œuvres logiques et philosophiques de Frege et Russell. Mais mon propos n'était pas universitaire : je voulais donner à lire ensemble la vie et l'œuvre d'un être exceptionnel, qui fut un homme difficile certes à cause de son exigence éthique, mais sans doute aussi un génie. Témoin l'Odysée du *Tractatus*, en partie écrit au front, pendant la première guerre mondiale, et qui est autant un carnet de route ou une sorte de partition musicale qu'un traité, qui manifestait l'intrication de la vie et de l'écrit de Wittgenstein.

Wittgenstein a vécu une vie exceptionnelle, dans le parfait désintéressement de la fortune qui lui échut après la mort de son père, et dont il s'était débarrassé en la donnant à ses sœurs et à des poètes comme Rilke et Trakl. Le *Tractatus logico-philosophicus* fut publié en 1921-1922, après avoir été retravaillé plusieurs fois, et écrit en partie au front pendant la première guerre mondiale, dans laquelle il s'était enrôlé volontairement comme simple soldat. Wittgenstein avait alors trente-deux ans. Ce petit livre composé d'aphorismes numérotés eut un succès immédiat dans des cercles savants, il est vrai limités, de Cambridge et de Vienne, et fut salué d'emblée comme un chef d'œuvre par Bertrand Russell, qui avait déjà reconnu en Wittgenstein un génie lorsque, après des études d'ingénieur aéronautique, il était venu étudier la logique auprès de lui, à Cambridge, sur le conseil de Frege. Traitant du langage, de la logique, du monde et de leurs rapports, mais aussi d'éthique, d'esthétique et de mysticisme, ce livre d'apparence austère devint aussitôt la bible du Cercle de Vienne qui développait à l'époque

un empirisme logique à tendance positiviste ; c'était une méprise, car Wittgenstein avait d'autres objectifs, sans doute plus profonds. Après s'être arrêté de philosopher pendant sept ans il revint à Cambridge où il élaborait une autre philosophie, elle aussi très singulière, faite de « remarques », parfois d'aphorismes : plus littéraire, très bien écrite, il s'en dégage un charme certain ; elle est exposée dans les *Recherches philosophiques*, ouvrage publié en anglais après sa mort en 1951 par ses élèves en 1953, mais qui avait été concocté dans les années 1930 et 1940. Wittgenstein laissa de très nombreux manuscrits inachevés qui furent traduits en anglais et parurent pendant les décennies suivantes. Son dernier ouvrage en forme de petit livre de remarques, *De la certitude*, est considéré comme la troisième philosophie de Wittgenstein.

Celui-ci, né dans une famille fastueuse d'origine juive, avait une personnalité marquée et originale. Son père, mécène de la Sécession, était le roi de l'acier en Autriche et grand collectionneur de tableaux et de partitions musicales. Il invitait dans son palais viennois des peintres comme Klimt, et tous les plus grands musiciens de l'époque. Toutefois Wittgenstein devint un jeune homme tourmenté qui n'assumait pas son homosexualité. En outre, trois de ses frères se suicidèrent ; le seul frère qui lui restait était un pianiste virtuose, de renommée internationale, Paul Wittgenstein, homme excentrique, qui, ayant perdu le bras droit à la guerre, commandait aux grands musiciens de l'époque des pièces pour la main gauche, dont le fameux concerto de Ravel. Wittgenstein était le dernier d'une famille de huit enfants, dont certains ou certaines furent des personnalités remarquables, parfois excentriques et surdouées, notamment sa sœur Margarete, qui fut peinte par Klimt, et qui émigra aux États-Unis pendant la guerre ; c'est pour elle que Ludwig construisit avec un élève de Loos une maison moderniste.

Les Wittgenstein avaient tout : le charme, le goût, la beauté, l'intelligence, des dons artistiques exceptionnels, et l'argent. La seconde guerre mondiale dispersa la fortune, éparpilla les membres de la famille, qui heureusement échappèrent à la déportation. Ludwig devint un immense philosophe, dont le rayonnement dépassa largement l'Europe et les pays anglo-saxons au XXI^e siècle. En effet, si la réception de Wittgenstein s'est au départ limitée à l'Angleterre, où il avait fait carrière, et aux États-Unis ainsi qu'au Canada et au Québec, alors qu'il était un écrivain de langue allemande, il rayonna ensuite dans les autres pays européens, mais aussi au Brésil, dans les anciennes colonies de l'Angleterre comme l'Inde, et enfin en France sous l'influence de Jacques Bouveresse. Longtemps tenu pour un auteur ésotérique chic et obscur, profitant d'une mode passagère, il fait figure maintenant de référence intellectuelle incontournable, notamment dans les pays anglophones et scandinaves. La manière de le lire est aujourd'hui loin d'être univoque. *Les Voix de la raison*, de Stanley Cavell (1996) et *L'Esprit réaliste* de Cora Diamond ont durablement marqué des générations d'étudiants français, appelant à une lecture plus libre de Wittgenstein et à une façon de le comprendre d'une manière qui respecte l'unité de l'œuvre, après une époque où on a eu tendance à s'enfermer dans le commentarisme de G. Baker et P. M. S. Hacker, qui ont certes magnifiquement éclairé les *Recherches philosophiques*.

L'appréhension de l'œuvre de Wittgenstein est aujourd'hui ouverte et plurielle, même si Hacker représente encore une orthodoxie en Angleterre ; de même Jacques Bouveresse en France. Certes Cavell défendit une séduisante lecture sceptique des *Recherches philosophiques*, qui ne fait toutefois pas l'unanimité, même si personne ne conteste le caractère inspiré, voire génial de son interprétation. Depuis, Wittgenstein a essaimé, suscitant des films, des romans,

notamment de Thomas Bernhard, des œuvres de sociologues (Albert Ogien) ou inspirant de façon assez libre Vincent Descombes dans plusieurs de ses livres. Un des points les plus discutés de la philosophie Wittgenstein depuis les années 1980 est celui du suivi de la règle : « comment peut-on suivre une règle ? » discuté il y a trente-sept ans par le logicien américain Kripke, qui a suscité des lectures divergentes (sceptiques, comme celle de Kripke, ou non-sceptiques) et inspiré en pays anglophone la philosophie politique et la philosophie du droit ; les linguistes aussi, bien entendu.

Dans les années 2000, *L'esprit réaliste* de Cora Diamond et le *New Wittgenstein* d'Alice Crary et Rupert Read ont défrayé la chronique en mettant en cause l'interprétation de Hacker. Le fait de pouvoir donner lieu à des interprétations opposées tient à ce que les *Recherches* sont une œuvre polyphonique de par leur style dialogué, on y entend la voix de la tentation sceptique et celle, non sceptique, de la correction, et ce parti pris d'écriture est peut-être délibéré de la part de l'auteur, afin de laisser le lecteur décider lui-même de la solution à choisir. Quant à lui, Wittgenstein cherche sans doute à nous faire sentir toute la force du scepticisme sans y souscrire lui-même.

Les musicologues, notamment Charles Rosen, ont été sensibles à la philosophie de la musique que Wittgenstein distille tout au long de ses remarques, dans les merveilleuses *Remarques mêlées*, où se montre l'entrelacement de l'œuvre et de la vie, au jour le jour, et dans celles qui concernent la philosophie de la psychologie. Il s'attache notamment à résoudre la question : qu'est-ce que comprendre une phrase musicale ?, qu'il traite en termes d'« aspects ». Comprendre un morceau de musique n'est pas recevoir des émotions que la musique transmettrait. Elle les transmet bel et bien, mais ce n'est pas là ce que Wittgenstein appelle « comprendre » en matière de musique. Comprendre une phrase musicale est percevoir en elle un

« aspect » éclairant qui la restructure de manière à la rendre intelligible. Toute la philosophie des aspects, élaborée dans la philosophie de l'esprit du penseur viennois, vient à la rescousse de ses idées sur l'expérience musicale et plus généralement esthétique. Comprendre un morceau de musique, c'est l'entendre-comme (une valse, ou une marche). Et ce que nous dit la phrase musicale quand on en vient à la comprendre, c'est elle-même, la phrase s'exprime ou se dit elle-même : c'est ce que les musicologues appellent l'autonomie musicale. La phrase musicale ne cherche pas à exprimer autre chose qu'elle-même, la musique se dit elle-même, en toute autonomie. Il en va de même de la poésie ou de la prose philosophique, en particulier la sienne : « Il arrive qu'une phrase ne puisse être comprise que si on la lit avec le tempo voulu. Toutes mes phrases sont à lire lentement », déclare Wittgenstein. En musique, les phrases sont autosuffisantes, elles ne racontent pas quelque chose qui leur serait extérieur, et ne suivent pas non plus un paradigme que le musicien aurait en tête et dont il chercherait à se rapprocher pour obtenir la prestation qui le « satisferait ». Cette satisfaction est concomitante à la saisie d'un certain aspect par le musicien qui étudie par exemple un morceau de piano ou de violon pour trouver l'exécution juste (*richtig*) : le critère de la compréhension est le fait, pour le pianiste, de s'arrêter de jouer, car, satisfait, il n'a plus rien à chercher; un peu comme un réalisateur de film qui refait jouer plusieurs fois une scène et décide de garder la dernière prise car pour lui c'est la bonne. Chez un interprète il y a des critères visibles de sa bonne entente de l'œuvre, signes extérieurs de sa compréhension de ce qu'il joue. L'interprète a sans doute un vécu corrélatif de la bonne compréhension de ce qu'il joue, des signes extérieurs de compréhension (gestes, mouvements, expressions du visage), mais ces signes externes n'ont rien à voir avec un vécu d'émotions que le compositeur ou l'interprète aurait voulu

I.

L'enfance prodige

(1889-1911)

Le 26 avril 1889, il y a cent trente ans, naissait à Vienne Ludwig Wittgenstein¹¹, huitième et dernier enfant d'une famille de la grande bourgeoisie viennoise d'ascendance juive¹². Les Wittgenstein (*die Geschwister Wittgenstein*) étaient de ces familles juives assimilées qui, par leur sens de la compétition, leur fortune et leur culture, surclassaient aisément à Vienne les familles de l'aristocratie (y compris les membres de la famille impériale), très passéistes, peu intellectuelles, peu cultivées, peu esthètes¹³. Les Wittgenstein étaient par excellence une famille de haute culture apparemment assez snob, mais pleine de charme, tournée vers l'art d'avant-garde et pratiquant le mécénat grâce à son immense fortune. Mais, outre cela — et le fait que l'esthétisme était de règle à Vienne¹⁴ —, les Wittgenstein avaient reçu en partage des dons artistiques (et, dans le cas de Ludwig, intellectuels) exceptionnels qui les plaçaient au-dessus des autres familles du même genre.

Karl Wittgenstein, le père, était un magnat de l'industrie sidérurgique, l'égal des Krupp en Allemagne et des Carnegie aux États-Unis (les Carnegie, les Krupp et les Wittgenstein se rendaient

d'ailleurs mutuellement visite). Ce *self made man* qui construisit son empire au retour d'une fugue aux États-Unis avait le culte de l'énergie et admirait Bismarck¹⁵. Devenu l'un des hommes les plus riches de Vienne, il remplit avec conviction et ostentation son rôle de mécène et protégea les avant-gardes. Il est surtout connu comme le mécène officiel de la Sécession, dont il paya, en 1898, la construction de la salle d'exposition par Olbrich. Il soutint Klimt dans le conflit qui l'opposa, en 1903, à l'*establishment* universitaire à propos des peintures de l'université, des tableaux représentant la Médecine, la Philosophie et la Jurisprudence qui firent scandale et où le corps professoral ne vit que caricature blasphématoire. À la mort de Karl Wittgenstein, les artistes « sécessionnistes » tinrent à honorer leur mécène en assistant au grand complet à son enterrement¹⁶.

Karl Wittgenstein était moins avant-gardiste en matière de musique. Sa famille était très liée aux Schumann (Clara Schumann avait été le professeur de piano de ses sœurs) et à Brahms, un familier de la maison. La femme de Joachim, son cousin, avait étudié avec Mendelssohn. Cela explique peut-être en partie que Ludwig Wittgenstein en soit resté toute sa vie à Brahms¹⁷. Seulement, en matière de musique, il ne s'agissait plus, comme en peinture ou en décoration, de mécénat ostentatoire de nouveau riche. Les Wittgenstein avaient, des deux côtés, un talent musical exceptionnel. Ils se distinguaient en cela des autres riches esthètes de la bourgeoisie israélite assimilée¹⁸.

Leopoldine, la femme de Karl, par ailleurs très effacée, était au piano l'égale d'une professionnelle (d'aucuns affirment qu'elle jouait mieux que son fils Paul, le virtuose). Hans, un des frères aînés de Ludwig, qui devait se suicider à vingt-six ans du fait de sa vocation contrariée, était, enfant, un véritable prodige musical. Pour les Wittgenstein, comme à l'époque Biedermaier, dont la nostalgie est

évidente chez eux, la musique était affaire familiale et privée : on jouait soi-même, ou l'on faisait exécuter à domicile les partitions de compositeurs qui étaient des familiers de la maison. Aux beaux jours du palais Wittgenstein, on vit Brahms venir assister à une exécution privée de son quintette pour clarinette. Les exécutants — des virtuoses de l'époque, comme le jeune Pablo Casals — sont des protégés ou des amis de la famille. L'emprise du salon de musique des Wittgenstein s'étend aux grands noms de l'époque, compositeurs, chefs d'orchestre comme Gustav Mahler ou Bruno Walter (qui ne sont pourtant pas des mondains). En amateurs meilleurs que bien des professionnels, les Wittgenstein prolongent, avec le snobisme en plus, et à plus grande échelle, la pratique Biedermaier de la musique familiale et intimiste¹⁹, si l'on peut parler d'une intimité élargie aux limites du palais Wittgenstein, la demeure aux sept pianos²⁰ que Ludwig évoquera plus tard avec nostalgie et orgueil dans l'univers plus austère de Cambridge.

Les dons musicaux des parents et grands-parents Wittgenstein se transmirent évidemment surtout à Paul, le frère le plus proche de Ludwig par l'âge. Bien qu'ayant perdu le bras droit à la guerre de 1914, Paul poursuivit avec une volonté farouche une carrière de concertiste international²¹, commandant aux meilleurs compositeurs du temps des œuvres pour la main gauche : il fut ainsi à l'origine du *Concerto pour la main gauche* de Ravel.

Ludwig avait, lui aussi, un talent musical qui ne s'exprima pourtant pas sous la forme d'une vocation irrésistible, comme chez Hans et Paul. Mais, devait-il affirmer plus tard, personne ne pouvait soupçonner à quel point la musique avait joué dans sa vie un rôle important²². Ce rapport intime et secret émerge çà et là dans les *Vermischte Bemerkungen* et s'entremêle de façon visible à la réflexion philosophique, qu'il nourrit remarquablement. La musique, c'est-à-dire,

pour Ludwig, la musique de Haydn à Brahms, celle de la tradition Biedermaier dont Brahms est l'ultime dépositaire, est visiblement la toile de fond, parfois la source du travail philosophique. Elle accompagnera Wittgenstein toute sa vie. Tant à Vienne que, plus tard, à Cambridge, Wittgenstein étonna ses amis en sifflant avec justesse et expression des concertos *entiers*. Paul Engelmann, le jeune architecte élève de Loos et ami de Wittgenstein, rapporte qu'à l'occasion d'un concert de musique de chambre que Margarete, sa sœur, donnait chez elle, le jeune Ludwig, qui venait d'être démobilisé, se permit au cours d'une répétition de donner aux musiciens — membres d'un quatuor alors très renommé à Vienne — des conseils péremptoirs sur la façon dont ce morceau *devait* être joué. Ces conseils, passant pour ceux d'un amateur présomptueux, suscitèrent d'abord l'ironie des musiciens. Mais, assistant quelques jours plus tard à une autre répétition, Engelmann constata que, cette fois-ci, les musiciens écoutaient les conseils de Ludwig avec autant de respect que s'ils venaient de Gustav Mahler lui-même²³... Si Ludwig ne devint ni chef d'orchestre (comme il semble l'avoir souhaité un moment) ni pianiste comme Paul — la clarinette fut le seul instrument dont il devait apprendre à jouer par la suite —, il est clair qu'il aurait pu devenir un professionnel (son esthétique musicale est d'ailleurs celle d'un connaisseur qui parle du point de vue du chef d'orchestre, celui qui a une *Übersicht* de la partition).

S'il y a quelque rapport entre l'art et la folie, les Wittgenstein en offrent un exemple frappant. Les dons artistiques de la famille ont mené certains de ses membres — trop doués pour vivre heureux? — au bord du génie peut-être, et de la folie certainement, et même au suicide. Suicide de Hans, l'aîné des fils, dont la vocation musicale fut contrariée par son père, qui lui imposait de lui succéder à la tête du cartel de l'acier. Il disparut en 1902, à l'âge de vingt-six ans, à

Cheasapeake Bay. Il n'était pas question pour un Wittgenstein de se consacrer à autre chose qu'aux affaires, aux finances ou à l'*engeneering*, estimait Karl; la musique n'était qu'une affaire privée. Suicide de Rudi l'année suivante, à Berlin, couramment attribué à une homosexualité mal assumée (le suicide de Kurt n'intervint que beaucoup plus tard, en pleine guerre, au front; c'était de tous le moins doué)²⁴. Hermine Wittgenstein (dite Minning), la sœur aînée qui, du fait de l'incapacité de la mère à gérer ses enfants, tint le rôle de celle-ci, affirme dans son livre de souvenirs²⁵ que, même si Hans avait eu la liberté de devenir musicien, il n'aurait pu être heureux, et qu'à tous ses frères — Ludwig compris — manquait la volonté ou la force de vivre : *Lebenswill, Lebenskraft*. Pourtant, la rigueur de Karl s'adoucit au fil des années : il avait brisé Hans, et probablement Rudi, sans que sa femme tentât, ou eût la force, de l'en empêcher. Mais il laissa Paul devenir musicien et ne protesta pas lorsque Ludwig quitta l'*engeneering* pour fréquenter les philosophes de Cambridge. Les deux derniers fils furent épargnés à cet égard : néanmoins, cela ne leur assura nullement l'équilibre qui avait manqué à Hans et à Rudi; mais cela leur permit de manifester le lien, fatal dans cette famille, entre le talent, sinon le génie, et la névrose, sinon la folie.

« Pendant un siècle, les Wittgenstein ont produit des armes et des machines », écrit Thomas Bernhard, il est vrai, dans un livre de fiction; puis, pour couronner le tout, ils ont produit Ludwig... « En tout cas, le nom de Wittgenstein garantissait un haut niveau, et même le plus haut²⁶. » Dans *Corrections*, dont le personnage principal, Roithamer, est un double de Wittgenstein, le suicide revêt un sens positif. Il n'apparaît pas comme l'ultime geste confirmant la pathologie d'un être toujours au bord de l'effondrement, mais comme l'accomplissement donateur de sens d'une vie intense tout entière

tendue vers la perfection — cette perfection qui tue. Folie et suicide recèlent une vérité plus profonde que la santé. La folie chez Thomas Bernhard est une façon privilégiée d'être à soi (et au monde) dénaturée par le discours médical qui fait d'elle une maladie, et même l'aliénation suprême. La folie de Roithamer, de Wertheimer ou de Paul Wittgenstein est recherche d'absolu et de perfection. Le véritable Wittgenstein était peut-être plus proche des figures fictives de Thomas Bernhard que du Wittgenstein des biographies officielles.

Les Wittgenstein eux-mêmes avaient — et cultivaient — le sentiment de leur singularité, non seulement à cause du privilège d'avoir un père riche, puissant et respecté, ou de leurs dons remarquables, mais aussi ou plutôt de leur isolement, élevés en retrait du monde, au palais Wittgenstein, par des nurses et des précepteurs. Hermine avait supervisé comme elle avait pu l'éducation de ses frères et sœurs, en l'absence de parents attentifs : toute à la dévotion de son mari, Leopoldine n'avait pas de temps à consacrer à ses enfants ; elle était en outre si peu sûre d'elle qu'elle n'aurait pu ni concevoir un plan général d'éducation ni l'adapter à la personnalité de chacun de ses enfants. Elle qui avait besoin d'être protégée et épargnée ne pouvait d'ailleurs communiquer aucune force à ses enfants, plus ou moins déjà écrasés par leur père. Le manque (névrotique) de confiance en soi de Leopoldine fut sans doute pour quelque chose dans les tendances dépressives et suicidaires de ses fils (Paul en a sans doute été moins victime que les autres, et il a hérité en outre le talent musical de sa mère). L'originalité du père, une certaine extravagance peuvent expliquer les excentricités de Paul et de Ludwig. Il est clair en tout cas que les fils suicidés de Karl avaient manqué de ce sens de l'obligation (*das harte Muss*) que leur père avait tant voulu leur inculquer (les filles, en revanche, surtout Minning et Gretl, étaient de fortes femmes). Quant à

l'autoritarisme de Ludwig, son énergie morale et son culte du vouloir en philosophie, il s'agit évidemment d'un héritage paternel (que renforcera la lecture de Schopenhauer). De même que son sens du devoir, l'idée qu'on doit se conduire « déceamment » ou « correctement », comme l'affirme un aphorisme de Hofmannsthal (une lointaine relation de la famille) que Wittgenstein se plaisait à citer, et le mépris des « incapables » : Ludwig expliqua un jour à Drury que son *job* consistait à destituer les propriétaires incapables qui exploitent des immeubles ; enfin, l'idée qu'il faut avoir un métier « normal », de préférence manuel, pour « lâcher la vapeur ».

L'éducation reçue par les enfants Wittgenstein est typique de cette classe sociale à cette époque : tenus à l'écart des classes inférieures (d'où peut-être l'idéalisation des paysans par Ludwig), les enfants n'avaient aucun contact avec le « peuple ». Les parents étaient des figures lointaines, si peu disponibles qu'ils avaient engagé une nurse grincheuse, qui n'avait nul souci du bien-être des enfants, et des précepteurs incompetents, de sorte que les enfants n'apprenaient rien. Les photos montrent une famille à la Visconti : enfants en costume marin ou en robe d'organdi, nurses à la coiffe empesée, posant tous ensemble à l'occasion des noces d'argent de leurs parents. Lorsqu'ils ne sont pas dans leur palais de l'Alleegasse, les Wittgenstein séjournent dans leur résidence de Neuwaldegg, non loin de Vienne, ou en montagne, à la Hochreith, où Karl avait fait aménager à grands frais dans le style décoratif de la *Wiener Werkstätte*²⁷ — signe extérieur de modernité — un simple chalet surnommé *Le Blockhaus*. Ici ou là, les photos des Wittgenstein entre eux disent assez bien leur charme et leur snobisme, l'atmosphère de supériorité morale, matérielle et intellectuelle — l'une n'allant pas sans les autres pour un Wittgenstein. Les portraits de Karl sont éloquents : cet homme décidé, énergique, doué de grandes capacités

intellectuelles, brillant, toujours capable d'improvisation, devait rester un modèle, une référence absolue pour ses enfants, surtout pour ses filles, qui l'admiraient inconditionnellement, mais aussi pour Paul et Ludwig, marqués de façon indélébile par cette figure de l'autorité et qui, chacun à leur manière, cultivèrent le *courage* (un des maîtres mots de Wittgenstein).

Les Wittgenstein n'ont sans doute pas été dans la réalité comme Thomas Bernhard les dépeint dans ses romans, entièrement occupés d'argent, de bonnes œuvres et de mécénat ostentatoires, rejetant sans pitié les déviants. Ils semblent avoir eu l'esprit plus ouvert, par snobisme, mais aussi par intelligence (ainsi Margarete se fit-elle analyser par Freud, par curiosité intellectuelle). Ils ont témoigné une certaine compréhension pour la vocation philosophique de Ludwig²⁸, considéré depuis son enfance comme un petit prodige, qu'on photographia à huit ans avec la machine à coudre qu'il avait fabriquée. Étant le plus jeune, et de santé délicate, le petit Ludwig — Luki — semble avoir été l'objet d'une sollicitude particulière de la part de Minning et de Gretl. Celle-ci l'avait spécialement pris en main; elle le conseillait pour ses lectures et, plus tard, lui racontait ses séances avec Freud. On conçoit l'émotion d'Hermine lorsque, au cours d'une *tea party* à Cambridge, Russell lui annonce que Ludwig, plus jeune qu'elle de quinze ans, est sur le point de faire franchir un pas de géant à la philosophie²⁹.

Le lecteur sera frappé de ce que, dans l'histoire qui va suivre, Russell aussi bien que Wittgenstein ont l'absolue conviction que la philosophie logique est en train de progresser, et notamment qu'on peut résoudre *le* problème de la logique — c'est d'ailleurs l'objectif du *Tractatus*. Tous semblent attendre la solution de Wittgenstein. C'est pourquoi celui-ci n'hésitera pas, dans sa naïveté dogmatique, à écrire en toute sincérité, dans la préface du *Tractatus*, que « la

vérité des idées ici défendues [lui] semble inattaquable et définitive » (*unantastbar und definitiv*³⁰), que tous les problèmes débattus avec Russell ont trouvé leur solution finale, mais que l'intérêt de son travail est aussi de « montrer combien peu est accompli, quand ces problèmes sont résolus³¹ ».

« L'enfer de la logique »

Il était étrange, et ses notions me paraissaient bizarres, de sorte que tout un trimestre je ne pus arriver à savoir si c'était un homme de génie ou simplement un excentrique. À la fin de son premier trimestre à Cambridge, il vint me voir et me dit : « S'il vous plaît, dites-moi si je suis complètement idiot ou pas ? » Je répondis : « Mon cher, je n'en sais rien. Pourquoi me le demander ? » Il dit : « Parce que, si je suis complètement idiot, je deviendrai aéronaute ; sinon, je deviendrai philosophe. » Je lui dis de m'écrire quelque chose, pendant les vacances, sur un sujet philosophique, je lui dirais alors s'il était complètement idiot ou non. Au début du trimestre suivant, il m'apporta le résultat de cette suggestion. Après avoir lu une seule phrase, je lui dis : « Non, vous ne devez pas devenir aéronaute. » Et il ne le devint pas³². (BERTRAND RUSSELL)

Si Ludwig ne reçut aucune formation sérieuse de ses précepteurs médiocres, en revanche, il dut ses goûts littéraires et philosophiques

— très autrichiens — à sa sœur Gretl (Margarete³³), qui veilla spécialement à ses lectures. Sous son influence, il lut non seulement Goethe, ce qui allait de soi à cette époque, mais les bons auteurs autrichiens comme Grillparzer, Nestroy, Raimund et Lenau, dont le Faust catholique l'émut davantage que le Faust-*Aufklärer* de Goethe. Son *Faust* était à celui de Goethe ce que la Neuvième de Bruckner était à celle de Beethoven, disait-il : une « protestation³⁴ ». Bref, il lut ce qui, figurant dans la bibliothèque familiale, reflétait les goûts du temps et formait la culture de base, à Vienne, au tournant du siècle. Nietzsche, et peut-être Kierkegaard, qui suscitait alors un regain d'intérêt³⁵, en faisaient partie³⁶. Ludwig manifesta peu d'intérêt pour les auteurs autrichiens contemporains, comme Hofmannsthal³⁷ et Musil, à qui on l'a souvent comparé, à l'exception de Karl Kraus, qui devint un de ses principaux maîtres à penser avec, comme il l'écrivit dans les années trente (et sans doute par ordre chronologique), Boltzmann, Schopenhauer, Hertz, Frege, Russell, Kraus, Loos, Weininger, Spengler, Sraffa (un économiste de Cambridge) — bel éclectisme d'autodidacte : dans le cas de Wittgenstein, l'absence d'une vraie formation philosophique a été en somme un bienfait. On a beaucoup trop dit que Wittgenstein, penseur entièrement original, n'a subi aucune influence. Lui se considérait, au contraire (manifestant cet antisémitisme interne que partageaient à Vienne nombre d'intellectuels juifs assimilés³⁸), comme un écrivain et un artiste juif, c'est-à-dire, « simplement reproductif », incapable de créer :

Je crois que je n'ai jamais inventé un chemin de pensée, mais qu'il m'a toujours été donné par quelqu'un d'autre. Tout ce que j'ai fait, c'est de m'en emparer immédiatement avec passion, pour mon travail de clarification³⁹.

Mais, pour en revenir à Kraus, son influence a été d'autant plus déterminante qu'elle semble avoir été ancienne : Gretl avait une collection complète de *Die Fackel* (la revue de Kraus), en dépit (ou peut-être à cause) des féroces attaques contre son père qu'on pouvait y lire. Dans sa retraite de Norvège, en 1913, Ludwig Wittgenstein prendra soin de se faire expédier *Die Fackel*. L'éthique exigeante de Kraus, sa critique impitoyable du charlatanisme journalistique, son entreprise de moralisation du langage et de l'art l'ont profondément marqué, et ses maîtres mots deviennent « décence » et « correction ». Wittgenstein se sent proche de Kraus à cause de son pessimisme cruel, de son exigence de pureté, mais aussi de son talent destructeur et de son usage de la dérision ; la brillante méchanceté de Kraus l'amuse : on le vit souvent rire en lisant *Die Fackel*.

Dans la bibliothèque familiale, Wittgenstein put encore trouver une belle édition des *Vermischte Schriften* de Lichtenberg, dont les aphorismes éthico-philosophiques, comme ceux, contemporains, de l'école viennoise des aphoristes⁴⁰, ont pu lui servir de modèle ; ce sera désormais son mode d'expression privilégié. Johnston a raison de voir dans l'aphorisme un type d'expression particulièrement approprié à l'éthique : « Le cœur des aphorismes tient plus de la morale que de l'esthétique. Les meilleurs aphoristes montrent à l'égard de la vie un sérieux dont la profondeur appelle plus une analyse de moraliste que de critique littéraire [...]. Les aphorismes minent les vérités premières [...]. Les aphoristes mènent une espèce de guérilla contre la banalité, la vulgarité et la sottise. Ils sont comme des professeurs de morale, qui ne craignent pas d'élever ou de châtier [...]. L'aphorisme est fort irrespectueux des personnes, et les aphoristes forment ainsi une espèce de franc-maçonnerie qui les enhardit à proclamer tout haut ce que d'autres n'osent même pas chuchoter⁴¹. » (On ne s'étonnera pas, dès lors, que Wittgenstein ait

pu présenter son *Tractatus* comme un livre d'« éthique ».) À la fin de sa vie, il regrettera son impuissance à écrire autrement que par aphorismes :

Les raisins secs peuvent bien être ce qu'il y a de meilleur dans un gâteau, un sac de raisins secs n'en est pas pour autant meilleur qu'un gâteau, et qui est capable de nous offrir un plein sac de raisins secs n'est pas encore capable pour autant de cuire un gâteau, sans parler de quelque chose d'encore meilleur. Je pense à Kraus et à ses aphorismes, mais aussi à moi-même et à mes remarques philosophiques. Un gâteau, ce n'est pas la même chose que des petits morceaux de raisins secs⁴².

(Kraus estimait au contraire que « quelqu'un qui peut écrire des aphorismes ne devrait pas s'éparpiller dans des dissertations⁴³ ».)

Ce goût — de dilettante — pour la littérature philosophico-éthique n'empêcha pas Wittgenstein de rester avant tout un scientifique. Sa forme d'esprit était celle d'un ingénieur bien avant de fréquenter l'école d'ingénieurs de Charlottenburg (on se rappelle la machine à coudre...) Il avait tendance à analyser tout problème en termes concrets et familiers; c'est un des charmes de la lecture de Wittgenstein que d'aborder — chose inédite dans toute l'histoire de la philosophie — des problèmes très abstraits à l'aide d'exemples et d'analogies concrets, parfois tirés de la mécanique, et plus souvent élémentaires que sophistiqués, de ceux qu'un enfant pourrait comprendre (sans doute un écho de la pédagogie wittgensteinienne en Basse-Autriche). Son intérêt spontané pour la logique des machines ne se manifesta pas seulement dans ses écrits : toute sa vie, il se tailla de jolis succès en réparant victorieusement toutes sortes de mécanismes cassés (de la machine à vapeur de la filature

de Trattenbach à la chasse d'eau de son ami Malcolm, à Cornell...) Sans vouloir faire de lui un Léonard de Vinci qui aurait commencé dans les machines volantes, il ne se limitait pas à ce genre de petits travaux — qu'il ne dédaignait pas non plus. On a retrouvé dans ses carnets beaucoup de dessins de machines. Et l'on verra toute l'importance que revêt dans sa première philosophie le rapport entre le modèle mécanique à la manière de Hertz et la réalité plus complexe qu'il représente.

En 1903, comprenant enfin la nullité de l'enseignement que ses enfants recevaient à la maison, Karl Wittgenstein envoya ses fils au lycée, Paul à Wiener Neustadt, Ludwig à la Realschule de Linz, où le jeune Adolf Hitler étudia de 1900 à 1904. D'après *Mein Kampf*, ce lycée était un bastion du nationalisme pro-allemand. Venu de l'univers clos du palais Wittgenstein, Ludwig se sentit très isolé — incapable de tutoyer les autres élèves — dans ce rude Gymnasium qu'on peut imaginer à la fois à partir de *Mein Kampf* et des *Désarrois de l'élève Törless*.

Ludwig quitta le lycée en 1906 pour entrer à la Technische Hochschule de Berlin, à Charlottenburg, la meilleure école d'ingénieurs d'Allemagne (la légende veut qu'il ait d'abord souhaité suivre les cours de Boltzmann, mais que le suicide de ce dernier la même année l'en ait empêché; en réalité, les Wittgenstein s'étaient déjà décidé pour Berlin avant la mort de Boltzmann). Ludwig retira de ses études à Charlottenburg la conviction, qu'il exprima souvent en Angleterre, de la supériorité des Allemands en matière d'*engeneering* : tout ce qui relevait de la technique était meilleur en Allemagne, mais pour ce qui était des relations humaines et de la « civilisation », l'Angleterre était supérieure...

Rien d'étonnant s'il part pour trois ans à Manchester pour devenir ingénieur en aéronautique, aventure exaltante à cette époque :

en 1908, on en était encore au stade des essais et des erreurs, les frères Wright ayant pourtant déjà accompli leur exploit (et Wittgenstein n'étant pas encore dégoûté de la modernité et de la technique). Ludwig passe trois bonnes années à Manchester; les photos le montrent, lui et Eccles, qui était devenu son ami, avec de grands cerfs-volants, lors de leurs essais sur la lande. Ludwig travaille à un projet de turboréacteur un peu trop sophistiqué pour l'époque. Sa vocation est-elle solide? Son entourage professionnel le trouve trop tendu et nerveux pour ce métier (Wittgenstein avait dans l'idée non seulement de construire, mais aussi de piloter des avions). Certes, les trois années de Manchester ont développé en lui ce côté ingénieur qu'il conservera toujours; il voulait être *businesslike*, confia-t-il à Drury, un *businessman* comme son père⁴⁴. Mais il attend encore sans le savoir sa véritable vocation. Il est comme Faust avant sa rencontre avec Méphisto. Le Méphisto qui va lui donner son orientation définitive est Bertrand Russell.

À l'automne 1911, au lieu de retourner à Manchester, Wittgenstein part suivre les cours de Russell à Cambridge. Pourquoi ce brusque revirement? Selon Hermine, Wittgenstein avait rendu visite à Frege pendant l'été 1911; à partir de son travail concret d'ingénieur, il s'était mis à réfléchir aux fondements des mathématiques: « Frege encouragea Ludwig dans sa quête philosophique et lui conseilla d'aller à Cambridge comme élève du Pr Russell, et c'est ce que fit Ludwig⁴⁵. » Il avait probablement lu un peu de Russell avant sa rencontre avec Frege, peut-être même les *Grundgesetze der Arithmetik* de Frege et les *Principles of Mathematics* de Russell publiés en 1903 (chaque auteur mentionnant l'autre en appendice). Peut-être avait-il lu aussi — éventuellement conseillé par ses professeurs, Samuel Alexander entre autres — les articles de Jourdain publiés en 1905 dans le *Philosophical Magazine*, puisqu'ils échangèrent

une correspondance en 1909. « Il a acquis par lui-même une passion pour la philosophie des mathématiques », écrit Russell le 18 octobre 1911 à Lady Ottoline Morrell : phrase problématique assurément. Comment Wittgenstein en est-il venu là alors qu'il n'était pas mathématicien, mais ingénieur? (Notons que ce sont encore les mathématiques qui le ramèneront à la philosophie, en 1928, à la suite d'une conférence de Brouwer sur l'intuitionnisme.) Comment le lien s'est-il fait entre les problèmes techniques que Wittgenstein avait à résoudre et les paradoxes logiques dans lesquels se débattaient Frege et Russell? Entre ces problèmes hautement abstraits et les préoccupations éthiques qui prédomineront dans le *Tractatus* (en dépit de certaines apparences)? Et quel rapport avec son profond amour de la musique et la place qu'elle tient dans sa vie? D'autant qu'il déclare à Russell (lequel s'en plaint à Lady Ottoline, en mars 1912) que la philosophie n'a pas de valeur : « Il dit que les gens qui aiment la philosophie en feront, et d'autres non, un point c'est tout. Son impulsion la plus forte est la philosophie. » La valeur de la philosophie résidait dans le fait d'en faire correctement; donc, il fallait en faire correctement et ne pas prêcher (montrer sans dire, comme il dira plus tard). L'exercice de la philosophie bien conduite produisait de la beauté, comme pouvait en produire celui de n'importe quel métier bien fait. « Il est l'élève idéal, poursuit Russell, il a une admiration passionnée et un désaccord véhément et intelligent. Il a parlé avec intensité de la beauté du grand œuvre [les *Principles*], disant qu'il l'a trouvé comparable à de la musique. »

Intensité, tel est bien le mot qui désormais caractérise tout ce que fait Wittgenstein. Pouvoir extraordinaire de concentration sur un problème de philosophie, de logique, ou sur un morceau de musique, capacité d'entendre une pièce de musique des dizaines de fois pour l'approfondir (comme il l'avait fait à Manchester pour les

Table

Préface	7
Repères	17
Avant-propos	23
I L'enfant prodige	31
II Retour à Cambridge	113
Épilogue	237
Notes & annexes	241